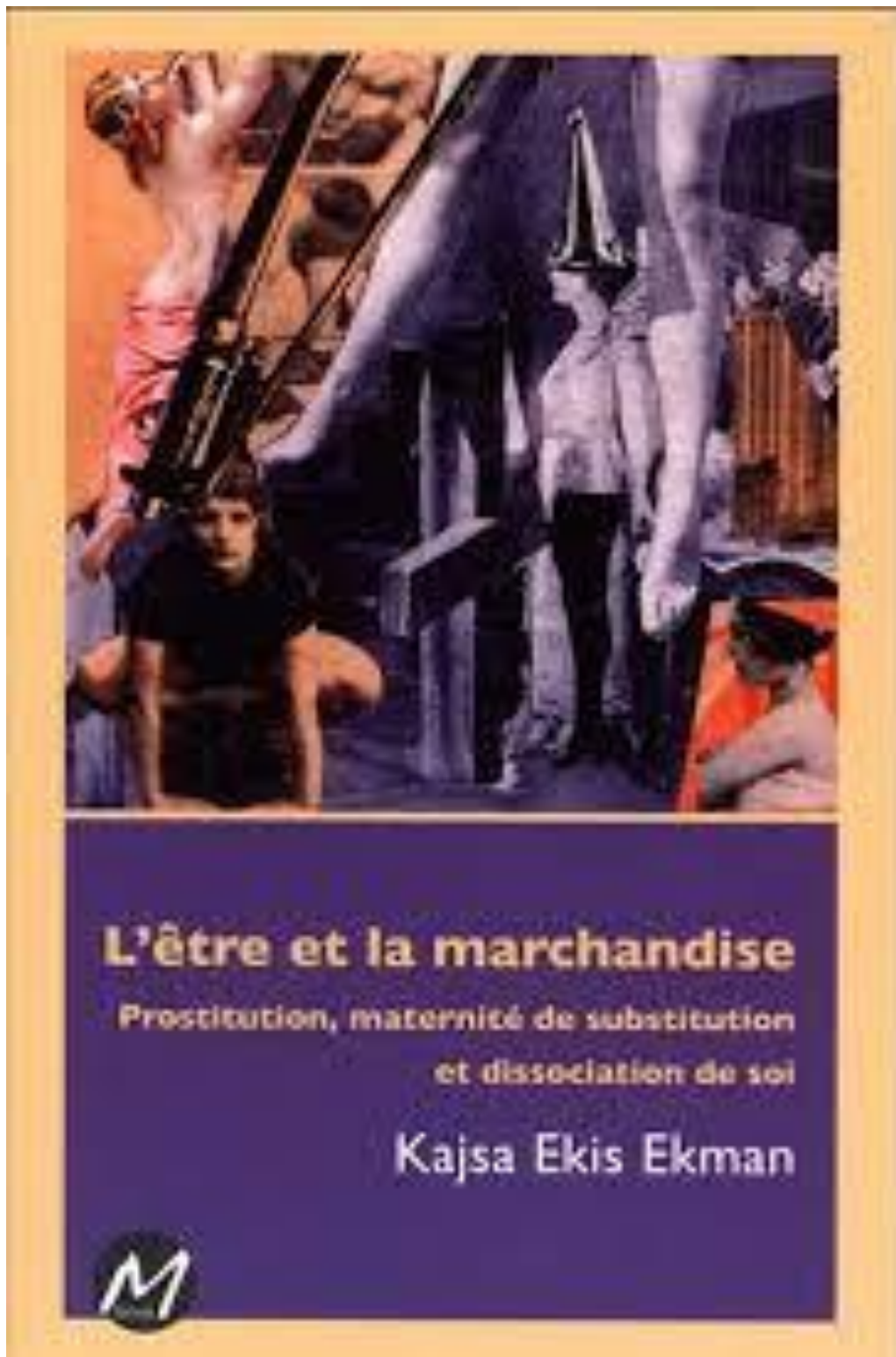


# Kajsa Ekis Ekman

Autrice de :



2 articles sur la prostitution dans cette brochure

# La prostitution c'est l'ennemi de la libération sexuelle

La prostitution c'est, en réalité, très simple. C'est du sexe entre deux personnes – entre une qui en veut et une qui n'en veut pas. Et comme le désir est absent, le paiement le remplace. Cette inégalité de désir est la base de toute forme de prostitution, qu'il s'agisse de « services d'escorte pour VIP » ou de l'esclavage moderne de la traite. C'est toujours la même chose : une personne veut avoir des relations sexuelles, l'autre non. L'argent peut permettre à l'acheteur d'obtenir un « consentement » et même un semblant de plaisir durant l'acte, mais cela souligne d'autant plus le fait que l'autre partie a un rapport sexuel même si elle ou il ne le veut pas vraiment. Peu importe tout ce qui est dit ou fait pour masquer ce fait, s'il y avait désir mutuel, il n'y aurait pas de paiement – et nous le savons très bien. La prostitution est donc un ennemi de la libération sexuelle, du désir, et du libre arbitre. Ce n'est, bien sûr, qu'un des problèmes associés à la prostitution. Il y a aussi la violence, la pauvreté, le taux élevé de mortalité, les proxénètes – qu'il s'agisse de la mafia ou de l'État – et toute l'industrie qui se nourrit de cette inégalité de désir. Le commerce du sexe est un phénomène hautement genré. Il concerne principalement des femmes et des filles vendues à des hommes : 98% des personnes dont les vies sont vendues dans la traite sont des femmes et des filles. Une minorité sont des hommes et des garçons dont les vies sont vendues à d'autres hommes.

En même temps, on a vu surgir une nouvelle façon de parler de la prostitution : on parle plutôt de « travail sexuel ». Ses promoteurs et promotrices disent que la prostitution est un travail, comme n'importe quel autre, que le commerce du sexe ne doit pas être considéré comme une violation de nos droits, mais plus comme un droit en soi, et que nous devrions mettre l'accent sur l'utilisation du préservatif et le paiement approprié. Ces personnes disent que si la prostitution est légalisée, ses aspects négatifs vont disparaître, les autorités seront en mesure de la contrôler et les prostituées pourront constituer des syndicats et être mieux payées. Elles affirment que la prostitution n'est pas dangereuse en soi, que ce qui se passe entre deux adultes consentants ne regarde personne d'autre. On voit assez souvent des organisations féministes ou socialistes servir de porte-voix à ce type d'argumentaire où l'on parle de travail, de syndicats, de droits et d'autodétermination. Dans le monde de la prostitution, le mot « travailler » est depuis longtemps utilisé comme euphémisme pour éviter de nommer ce qui se passe, dans une sorte d'ironie perverse. Quelqu'un demandait : « Tu travailles ? », avec un certain regard, et l'autre personne pigeait. Mais aujourd'hui, le terme « travail » est repris le plus sérieusement du monde par des analystes, des politicien.ne.s et des organisations internationales : la prostitution est devenue un emploi. C'est ce que nous dit aussi bien la gauche postmoderne que la droite néolibérale. Selon cette façon de penser, la prostitution n'a rien à voir avec la relation entre les femmes et les hommes, mais n'est plutôt qu'une simple transaction commerciale. Nous sommes donc sommé.e.s de n'en parler qu'en termes de business. Même si, à l'échelle mondiale, l'immense majorité des personnes dans la prostitution sont des femmes et des filles et l'immense majorité des acheteurs sont des hommes, nous ne devons pas parler de femmes et d'hommes, mais de « vendeurs » et de « clients ». Au lieu de prostitution, nous devrions parler de « sexe tarifé » et, à la place de prostituées, de « travailleurs du sexe » – des termes qui offrent un semblant de neutralité. En Hollande, où tous les aspects

de la prostitution sont légaux, les propriétaires de bordels sont appelés « entrepreneurs indépendants » ; en Australie, on parle de « prestataires de services ».

L'équivalent culturel du droit des travailleurs du sexe est le « culte de la pute ». Chez les intellos, célébrer la prostituée est à la mode. La prostituée est top tendance. Le mot « pute » peut pimenter le livre le plus ennuyeux ou la réception la plus insipide ; ça transpire d'exotisme et ça émoustille. On nous parle de plus en plus de « revendiquer » cette étiquette. On parle d'un hommage : la prostituée ayant été méprisée par la société, nous devons maintenant la porter aux nues ! Mais ce geste est, en fait, une façon de se dissocier des femmes prostituées. C'est arborer la « pute » tel un collier : « Je la porte comme un accessoire, ce qui montre que je n'en suis pas une. »

Ce discours sur la travailleuse du sexe est la principale justification contemporaine de l'industrie du sexe, tout comme l'étaient la « putain heureuse » dans les années 60 et le « mal nécessaire » ou « l'exutoire sanitaire » à la fin du XIXe siècle. Il fournit à la société une excuse pour ne pas avoir à résoudre l'exploitation, la misère et les inégalités impliquées par la prostitution. En se développant, l'industrie du sexe cherche à être légalisée et, dans des endroits comme l'Australie, elle a réussi à être cotée en bourse. Le discours de la « travailleuse du sexe » ou du « métier comme un autre » convient parfaitement à l'industrie, tout en offrant à des féministes et à la gauche une excuse pour ne pas agir.

Les réalités de la prostitution, cependant, nous disent autre chose : qu'elle n'est vraiment pas un métier comme un autre. Pour les femmes et les filles dans la prostitution, le taux de mortalité est 40 fois plus élevé que la moyenne. Aucun groupe de femmes, quels que soient leur carrière ou leur parcours de vie, n'a un taux de mortalité aussi élevé que celui des femmes prostituées. La Dre [Melissa Farley](#) a coordonné en 2003 une étude d'envergure menée par une équipe de médecins et de psychologues auprès de 800 personnes prostituées dans 9 pays. Les résultats ont montré que 71% des répondantes avaient subi une agression physique dans l'exercice de la prostitution, que 63% y avaient été violées, que 89 % d'entre elles disaient vouloir quitter la prostitution et le feraient si elles en avaient la possibilité. Quelle autre profession présente des données comparables ? À mon avis, toute société qui veut tendre vers l'égalité des sexes, le respect de la vie et de la dignité et vers un avenir digne de ce nom pour les jeunes filles, doit lutter contre la prostitution. Mais pas en luttant contre les prostituées ! Non ! En luttant plutôt contre les exploiters : l'industrie et les acheteurs. C'est l'acheteur, pas la prostituée, qui dispose réellement d'un choix.

La Suède a adopté en 1998 une loi interdisant l'achat de services sexuels. C'était la première fois au monde que la législation sur la prostitution ciblait les acheteurs. Cela signifie qu'il est maintenant en Suède parfaitement légal de vendre du sexe n'importe où, mais qu'il est illégal d'en acheter. Cette loi était le résultat de 30 ans de lutte du mouvement des femmes, ainsi que de démarches de travail social et de recherches. Treize ans après l'adoption de cette loi, l'achat de sexe a considérablement diminué. L'industrie du sexe a dû plier bagages et partir, avec la plupart des trafiquants. Auparavant, 1 Suédois sur 8 achetait du sexe ; aujourd'hui, ils ne sont plus que 1 sur 13. En Allemagne, où l'industrie du sexe est légale, 1 homme sur 4 achète du sexe. On a longtemps dit que l'achat de sexe était « naturel » pour les hommes ; mais ces statistiques devraient réfuter cette idée, car si c'était vrai, la proportion d'acheteurs de services

sexuels serait la même d'un pays à l'autre. Aujourd'hui en Suède, acheter du sexe est considéré comme quelque chose que seuls les paumés et les marginaux font. Notre génération considère que les vrais hommes peuvent trouver des femmes sans avoir à payer pour ça. Bien sûr, cela ne signifie pas que la prostitution a entièrement disparu. Mais cela indique que nous sommes sur la bonne voie. Exploiter un autre être humain n'est pas « naturel » ou « biologique » – même si l'industrie du sexe veut nous le faire croire. Leur plus grande crainte est que tout le monde ait des relations sexuelles gratuites, par désir – ce qui signifierait la fin de leur marché. Comme un rapport sur l'industrie du sexe australienne l'écrit noir sur blanc : « l'avenir de l'industrie du sexe semble bon, malgré la « concurrence du sexe non tarifé ». Désormais nous le savons : chaque fois que nous avons un rapport sexuel sans payer, nous cassons le marché de l'industrie du sexe.

*Version originale* : <https://ressourcesprostitution.wordpress.com/2014/11/03/kajsa-ekis-ekman-prostitution-is-the-enemy-of-sexual-liberation/>

Traduction : TRADFEM

# Le prostitueur moderne et sa nounou Queer

« Il y a quelque chose de très singulier dans le débat sur la prostitution. Alors que la majorité absolue des acheteurs de sexe sont des hommes, une écrasante majorité des intellectuels qui défendent la prostitution sont des femmes. C'est un phénomène étrange qui mérite sans aucun doute sa propre analyse.

Le prostitueur devrait, en théorie, avoir toutes les raisons de s'inquiéter en ce moment. Il est, pour la première fois, au centre du débat. Les législateurs prennent de plus en plus pour cible l'acheteur de sexe, ou « la demande » comme disent les ONG. Le Modèle nordique a été salué par le parlement de l'Union Européenne comme étant la législation la plus efficace pour lutter contre le trafic. Et le mouvement des survivantes du système prostitutionnel grandit dans le monde entier. Les femmes prennent la parole sur ce que les prostitueurs leur ont fait, comme dans le livre récemment publié, [Prostitution Narratives : Stories of Survival in the Sex Trade](#). C'est la première fois dans l'histoire que tant de femmes révèlent collectivement ce qui se passe dans le monde de la prostitution – un monde où, jusqu'à présent, un homme pouvait presque tout faire à une femme sans que personne n'en sache rien. Ces temps sont révolus – l'acheteur de sexe devient visible. La tension monte. Sommes-nous arrivés à ce moment de l'Histoire où un homme doit effectivement être apprécié par une femme pour pouvoir coucher avec elle ?

Malgré tout, le prostitueur reste, en général, silencieux. Il n'a pas besoin de parler. Comme toujours, quand un homme est menacé, une femme vient à ses côtés pour l'aider. Dans le discours du « travail du sexe » au niveau international, nous ne trouvons généralement pas sur le devant de la scène un acheteur de sexe, mais plutôt une femme universitaire. Dans n'importe quel magazine, à n'importe quelle conférence, à n'importe quel événement, où le prostitueur va être vaguement critiqué – une universitaire pro-prostitution est là pour le défendre.

Qui est-elle ? Eh bien, elle se nomme elle-même « subversive », « révolutionnaire », même « féministe ». Voilà exactement pourquoi le prostitueur a besoin d'elle en tant qu'ambassadrice. Une défense de la prostitution par cette femme rend celle-ci queer, pro-LGBT, moderne, équitable, socialiste – la quintessence même de la libération des femmes. Mais surtout, quand elle parle, nous oublions que l'acheteur de sexe existe.

L'accord tacite entre le prostitueur et la femme universitaire pro-prostitution est qu'elle fera tout pour défendre ses actes à lui, tout en veillant à ce qu'il reste dans l'ombre. Elle parlera indéfiniment de la prostitution, mais ne le nommera jamais lui. Sa tâche est de veiller à ce que la prostitution apparaisse comme une affaire de femmes uniquement. L'universitaire queer utilisera la femme prostituée tel un bouclier, protégeant les prostitueurs des feux de la rampe. Elle utilisera la femme prostituée de toutes les façons possibles – l'analysant, la reconstruisant et la déconstruisant, la proposant comme modèle d'identification, et se servant d'elle comme d'un mégaphone (c'est-à-dire un accélérateur de carrière), et ainsi elle se positionne, elle, en tant que « bonne féministe », en opposition aux « mauvaises » féministes.

Ce mouvement singe parfaitement la prostitution elle-même : la prostituée est visible, debout dans la rue ou dans un bar, alors que l'acheteur va et vient – il n'y a pas de honte qui se colle

à lui, ni aucun mythe qui ne l'entoure. La fonction de l'universitaire queer est d'assurer que les choses restent ainsi.

Ce à quoi nous avons affaire ici est une défense de la prostitution constituée d'un double verrouillage. Toute personne désireuse de débattre de la prostitution aura bien du mal à discuter du prostitueur, car la femme universitaire pro-prostitution et la « travailleuse du sexe » se tiennent devant lui. Toute tentative pour parler de ce que fait, dit ou pense le prostitueur va ricocher en discussion sur les identités féminines et devenir une querelle de bonnes femmes dans une allée de miroirs.

Cette universitaire a sa propre définition du débat intellectuel. Quand elle parle, elle appelle cela « être à l'écoute ». Selon elle, sa parole n'est pas à proprement parler en faveur de la prostitution, elle est simplement « à l'écoute des travailleuses du sexe ». Plus elle parle fort, plus c'est la preuve qu'elle « écoute ». Lorsqu'une personne opposée à la prostitution parle, par contre, elle appelle cela « censurer ».

L'émergence du mouvement des survivantes a toutefois montré que cette « écoute » est tout sauf universelle. Lorsque les survivantes de la prostitution se prononcent contre la prostitution, l'universitaire queer ne les écoute pas, ou leur apporte sans relâche la contradiction. On voit ici que la personne qu'elle défend réellement n'est pas du tout la « travailleuses du sexe », mais le prostitueur.

Elle est du genre à déclencher une tempête sur Twitter si un homme est pris en flagrant délit de « mecspliquer » ou de « pèresévérer » ou si on l'appelle « ma chérie » ou si quelqu'un ose dire que les femmes, et non les « gens », tombent enceintes. On peut alors raisonnablement se demander comment son indignation sur ce genre de détails peut coexister avec son insensibilité complète à l'égard d'une industrie qui est, selon [les études](#), la plus meurtrière pour les femmes.

Nous ne devons pas oublier que, pour elle, comme pour le prostitueur, une femme dans la prostitution est et demeure un type de femme « autre ». Bien sûr, elle va adopter un ton d'admiration là où le prostitueur a un ton de mépris, mais l'acceptation reste la même.

Voici la vérité : la fonction de cette universitaire n'est pas celle d'une révolutionnaire ni d'une féministe – elle ne cherche pas à défendre les femmes – elle est plutôt la nounou de l'acheteur de sexe. Une des plus anciennes fonctions patriarcales qui existent. Elle l'apaise quand il est inquiet et se charge de ses ennemis. Elle fait en sorte que personne ne lui retirera ses jouets, quoi qu'il leur fasse.

Rappelez-vous de la nounou d'antan qui traitait toujours le fils de la maison à la fois comme un maître et un enfant – lui obéissant, nettoyant après lui, et consolant ses pleurs sur ses genoux. La nounou, plus que tout autre personnage issu du patriarcat, est la femme compréhensive. Elle ne supporte pas de voir son jeune maître avoir faim – il mangera toujours avant elle – et elle ne le traite pas comme un homme responsable. Peu importe son âge ni ce qu'il fait, il restera toujours le garçon qui n'y est pour rien. Cette fonction a permis aux hommes des classes supérieures d'être tout à la fois des patrons et des enfants imprudents. On ne peut pas comprendre le patriarcat sans comprendre comment la nounou a modelé les échelons supérieurs de la masculinité.



Le prostitueur incarne exactement ce type personnage. Il est l'homme qui va commander et s'attendre à ce que tous ses caprices soient satisfaits, mais ne prendra jamais la responsabilité des conséquences de ses actions. S'il ruine la vie des autres, s'il contamine de MST aux femmes dans la prostitution et à son épouse, s'il participe à la traite organisée d'esclaves – eh bien quoi ? Ce n'est pas son problème.

Le prostitueur peut aujourd'hui ne plus avoir une nounou au sens littéral, mais ce qu'il a trouvé chez les femmes universitaires pro-prostitution s'en rapproche beaucoup : une nounou « queer » qui apaise ses inquiétudes, prend soin de ses besoins, et le défend contre le monde extérieur.

Le prostitueur peut continuer à se vanter de ses voyages d'affaires et de toutes les « putes » qu'il va s'y taper, mais il n'accepterait jamais que sa fille devienne l'une d'elles (il ne se marierait d'ailleurs pas non plus avec l'une d'elles). Il peut mater du porno et interdire à sa copine d'être aguicheuse mais jamais sa nourrice ne lui demandera de rendre des comptes. Elle ne s'inscrira jamais sur les forums en ligne – où les clients discutent et évaluent les femmes et les filles qu'ils achètent – pour informer ces prostitueurs que, « En fait, le juste terme c'est « travailleuse du sexe » et non pute. » Elle n'ira jamais les gronder pour leurs formules stigmatisantes ou leurs doubles standards. Les hommes sont comme ça, après tout...

Eh bien, si tel est le cas, laissez-les grandir et parler pour eux-mêmes. Si acheter du sexe est une si belle chose, que ces hommes sortent au grand jour et disent ce qu'ils font et pourquoi – avec leurs propres mots, les mêmes mots qu'ils utilisent quand ils vont au bordel. Et quand les survivantes sortent de l'ombre ces prostitueurs, restez à l'écart. Ne laissez pas ces hommes s'accrocher à votre jupe pour se protéger. Nounous queer du monde entier, êtes-vous même payées pour agir en tant qu'ambassadrices des acheteurs de sexe ? Ou alors êtes-vous leurs bénévoles – en les protégeant des comptes qu'ils ont à rendre ainsi que des conséquences de leur irresponsabilité et immaturité – comme les femmes l'ont fait depuis toujours ?

Nounou Queer, il est l'heure de démissionner – vous aussi, vous méritez un sort meilleur. »

Version originale : <https://www.feministcurrent.com/2016/08/24/modern-john-got-queer-nanny/>

Traduction : Collectif Ressources Prostitution

*Kajsa Ekis Ekman Auteure de L'être et la marchandise – prostitution, maternité de substitution et dissociation soi (Montréal : M éditeur, 2013) et de Stolen Spring, (Κλεμμένη Ανοιξη Athènes : Kedros Publishers, 2014) sur la crise de l'euro et son impact en Grèce.*

